

PARTICULARITÉ DU DÉSIR SEXUEL FÉMININ <sup>1</sup>

Gérard Pommier

(25) Alors donc je vais essayer de me risquer sur cette question de la particularité du désir sexuel féminin ce qui est à la fois un exercice périlleux que je vais essayer de tenter, périlleux parce que après tout **Freud** ce n'est que dans la toute dernière partie de son oeuvre qu'il a, disons, mis en avant la spécificité de ce désir sexuel féminin, c'est-à-dire quelque chose qui n'était plus centré sur le phallocentrisme ; et ce qui me tracassait depuis le premier livre que j'ai écrit sur *l'exception féminine* c'est de quelle façon en somme on peut relire l'ensemble de l'oeuvre de **Freud** avec ce dernier apport donc de décentrer légèrement l'ensemble des théorisations faites par **Freud** autour de ce nouveau point. Il me semble que **Lacan** a procédé de la même façon et que la lecture du primat du phallus en particulier a notablement changé entre **Freud** et **Lacan** aussi bien grâce à la dernière partie de l'oeuvre de **Freud**. Evidemment parler d'une spécificité du désir sexuel féminin ça suppose déjà que l'on se rende compte qu'entre désir et désir sexuel il y a une marge, c'est pas la même chose le désir et le désir sexuel : être désirant nous le sommes sans arrêt, du matin au soir et de

---

<sup>1</sup> Transcription non relue par l'auteur d'une conférence faite le 3 novembre 1989, dans le cadre du Centre de Formation à la Clinique Psychanalytique, UCL, Woluwé.

notre naissance à notre mort, et pourtant nous ne sommes pas toujours dans le désir sexuel qui est quelque (26) chose qui ne survient qu'à certains moments tout à fait précis ; l'érotisme c'est quelque chose qui n'est qu'un moment particulier de désir, désir qui par ailleurs peut très souvent embarrasser le désir lui-même, aussi bizarre que cela puisse paraître. Ce qui permet de bien spécifier la particularité du désir sexuel par rapport au désir. Que le désir puisse embarrasser le désir sexuel c'est par exemple, je ne sais pas au point de vue clinique ce que l'on peut donner rapidement comme exemple ; par exemple, un obsessionnel qui donne rendez-vous à une dame qu'il aime, qui l'aime, et qui se décommande au dernier moment, évidemment cela correspond à son désir de faire souffrir cette femme et pourtant c'est tout à fait opposé au désir sexuel.

Une fois qu'on se rend compte qu'il y a lieu de faire cette différence entre désir et désir sexuel, le deuxième point qu'on peut interroger c'est qu'est-ce qui permet de spécifier le désir sexuel selon le genre, selon le sexe ? Spécification qui permet d'ailleurs de se rendre compte que le désir sexuel de l'homme et de la femme et bien n'ont pas du tout les mêmes objets, si bien qu'on peut même s'étonner qu'ils arrivent à se rencontrer, ce qui semble être le fait quand même pour la grande majorité des membres de cette humanité, ce dont il y a lieu de s'étonner. **Freud**, dès 1903, trouvait que après tout c'était plutôt l'hétérosexualité qui méritait explication plutôt que l'homosexualité.

Voilà, c'est dans cette problématique générale que j'ai essayé de dégager un point précis sur le désir sexuel féminin. Je n'aborde pas une généralité du désir ou du fantasme comme il y a été fait allusion tout à l'heure avec ce thème de ce que veut une femme, qui n'est pas forcément ce qu'elle désire ; ce n'est pas sur ce cadre-là du fantasme que je vais essayer de souligner quelque chose. Tout d'abord en disant il y a un instant que le désir sexuel méritait d'être spécifié selon son genre, il y a lieu de se demander qu'est-ce que c'est d'abord qui spécifie un

genre, le choix entre côté homme et côté femme à partir du moment où l'on se rend compte - ce que permet de faire toute la clinique analytique - que le sexe anatomique, en somme, ça peut marcher en même temps que le sexe symbolique, mais que c'est pas forcément le cas, c'est une occurrence possible qu'il y ait un accord entre sexe anatomique et sexe symbolique mais il arrive que ça se contrarie. Ça se contrarie même le plus souvent, au moins dans le fantasme, et donc (27) première question comment se fait le choix du sexe symbolique ? Comment ça se décide côté homme ou côté femme puisque c'est pas l'anatomie qui en décide ?

Alors je suis obligé de recourir à un certain schématisme à propos de cette élection du sexe, de cette convocation du sexe, schématisme dont vous avez sans doute entendu parler - schématisme du complexe d'Oedipe - en partant de cette bizarrerie soulignée par **Freud** que ce qu'il y a d'abord c'est un phallicisme qui est commun aux deux sexes et lié uniquement à l'amour de la mère, disons - on va faire simple, appelons ça comme cela. C'est un amour qui est tout à fait érotisant, pour le garçon comme pour la fille et qui les érotise phalliquement parlant ; je veux dire que le garçon comme la fille sont excités sexuellement, soit du côté du clitoris, soit du côté du pénis dans ce rapport à l'espace maternel. Mais cette relation érotisante avec la mère est aussi une relation aliénante et morcelante, et de plus c'est une relation qui fait rencontrer un premier type de castration, parce que si le sexe est érotisé de cette façon par les soins maternels, elle est érotisée contre la volonté, indépendamment de tout vouloir de celui qui subit cet érotisme, qui le fait jouir pour une femme, mais qui d'autre part, le dépossède de son propre sexe puisque c'est en fonction de soins qui ne dépendent pas de lui qu'il est de cette façon coupé de son sexe. C'est donc un premier type d'angoisse de castration qui est plutôt à la fois jouissive et en même temps angoissante et c'est donc avec soulagement qu'un enfant peut se rendre compte que le désir de sa mère est tourné vers un homme, un homme qui peut être le père mais enfin pas forcément. Et donc par cette mesure-là, cet homme, ce père est aimé mais il est

aimé... , c'est un amour qui se produit de telle sorte que en même temps que cet amour naît et bien il y a un deuxième type de castration qui se présente à ce moment-là, qui est que c'est ce père qui est dès lors possesseur de la puissance phallique. Donc l'enfant se trouve féminisé par ce père qui pourtant le sauve. Vous voyez donc ce qui est mouvement qui est... quoi ? Qui est le défilé du complexe de castration avec ses différentes étapes, féminisation pour le sujet, qu'il s'agisse d'un garçon, qu'il s'agisse d'une fille les deux sont féminisés par leur amour pour ce père. Pour la fille ça peut très bien ne pas être gênant dans la mesure où justement c'est une fille, elle se reconnaîtra par là dans son sexe ; pour le garçon ça pose des problèmes beaucoup plus compliqués de sortir de cet amour du père et pour aller vers l'hétérosexualité. Ça, ce n'est pas la question que j'aborde ce soir bien qu'elle soit problématique également, c'est-à-dire qu'est-ce que c'est que le passage à (28)l'hétérosexualité masculine ?

Là donc je prends ce point de départ où le choix symbolique du sexe féminin en tant que tel prend son départ de cet amour d'un père qui sauve d'un certain type d'érotisme aliénant avec la mère ; c'est-à-dire que le père n'est défini que par cette fonction. Voilà donc en guise d'introduction sur le choix symbolique du sexe.

Maintenant donc je vais essayer de souligner, une par une, un certain nombre de ce qui va apparaître comme des conséquences de ce rapport au père du fait du choix sexuel que cela implique.

Alors le premier point que je vais essayer d'aborder concernant le désir sexuel féminin c'est - j'annonce la couleur je vais essayer de vous expliquer par la suite - c'est une fondation du désir par l'impossible. Je veux dire que les schémas oedipiens, plutôt bêtes bien que solides et efficaces, qui sont parfois employés pour définir le désir comme ce qui résulterait de l'interdiction venant de l'extérieur ; ce que je veux essayer de montrer au contraire c'est que c'est de son propre mouvement que le désir est empêché par ceux-là même qui le fondent et non par

le fait que quelque chose, qu'une interdiction extérieure lui serait imposée.

Alors pour introduire ce point, qui n'est pas absolument évident mais qui est extrêmement simple une fois qu'on en a vu le ressort, je vais vous citer un petit fragment d'une poétesse russe que j'aime beaucoup qui s'appelle **Marina Tsvetaeva** qui dans un livre qui s'appelle *Mon Pouchkine* parle de ce type de fondation du désir par l'impossible, il y a la façon dont elle décrit le rapport d'une femme à un homme. Alors voilà ce qu'elle écrit :

*« C'était cela l'essentiel il n'aimait pas et elle l'a aimé ainsi rien que pour ça et lui entre tous, lui et pas un autre parce qu'elle savait au plus profond qu'il ne pouvait répondre à son amour. »*

(29) Elle écrit ça pour ce qu'il en est de sa découverte de l'amour hétérosexuel, disons, alors qu'elle dit dans le même paragraphe que ça elle le savait depuis qu'elle avait l'âge de six ans, depuis toujours elle savait qu'il y avait cet impossible qui fondait son désir. Alors comment est-ce qu'on peut parler de ce type d'amour qui est, en quelque sorte, fondé par sa propre limite, si on veut ? Le ressort, je crois qu'il est extrêmement simple, c'est que la fille se tourne vers son père uniquement parce qu'elle se rend compte de l'attrait sexuel qui attire sa mère de son côté. Donc elle l'aime du fait de quelque chose qui impossibilise son propre désir. Elle ne l'aime que pour ça puisqu'elle l'aime pour sa fonction. Vous voyez le ressort qui est, encore une fois, tout à fait simple et qui lui permet de se trouver soulagée de l'érotisme intense qu'elle avait dans ses rapports avec sa mère ; elle se trouve de cette façon protégée contre l'envahissement du désir maternel mais en même temps elle éprouve un amour qui est déjà une attirance érotique qui est fondée sur un attrait qui est dû à la puissance virile et qui est en même temps impossible. Donc vous voyez la cruauté de ce premier amour puisqu'il y a une séduction qui est opérée par ce biais-là où le désir est, du même mouvement,

provoqué et empêché, du même mouvement..., il n'y a pas de succession temporelle selon un schéma oedipien - qui est encore une fois plutôt simpliste - où il y aurait d'abord recherche de jouissance puis quelqu'un qui de l'extérieur, le papa, interdirait et puis du même coup il y aurait le désir parce que c'est interdit. C'est pas ça du tout, c'est le désir lui-même qui se prend les pieds dans son propre pas, qui s'empêche lui-même, qui se casse la figure tout seul.

A partir de là, à partir de ce point-là dont vous voyez qu'on peut le tirer, je crois, de façon solide et simple, c'est à partir de là que je crois on peut voir toute une série de conséquences qui spécifient le désir sexuel féminin. On peut le préciser par exemple avec ce premier point que au fur et à mesure que le désir sexuel s'accroît, en même temps que le désir sexuel s'accroît, il y a avec lui un sentiment d'abandon et de rejet qui est lié à cette structure du désir lui-même. Ça veut dire que le sentiment d'être rejetée ou abandonnée, c'est une manifestation du désir qui est..., je dirais, c'est presque de l'ordre de la banalité. Des phrases comme, si je fais l'amour avec un tel c'est clair que le lendemain même il m'abandonnera, c'est-à-dire l'idée de l'abandon qui vient avec le désir sexuel lui-même, comme si la réalisation (29) du désir impliquait que c'est le commencement de la fin. Donc cette idée de l'abandon qui est inhérente au désir, ou alors cette idée que la condition ou l'expression du désir sexuel féminin c'est qu'il demeure caché parce que s'il devait être révélé au grand jour et bien du même coup ce serait tout aussitôt l'abandon. Ce qui fait que le désir n'est manifesté que secrètement, d'une manière tellement tordue que celui à qui ça s'adresse ne s'en rendra pas compte ; enfin bref, selon des procédés tels qu'il demeurera finalement clandestin.

Deuxième conséquence - ce n'est pas une conséquence, ça fait partie de la description que j'ai donnée - c'est de bien voir en quoi ce désir est profondément asocial, asocial au sens où on ne peut pas dire que ce qui marquerait de la sorte ce désir, le fait qu'il s'empêtre tout seul si vous voulez, ça viendrait

d'une prohibition extérieure jetée sur la féminité. Que ce désir déjà divisé par ce qui le fonde et que par là-même, son mouvement va plutôt vers l'abstention, le non-agir plutôt que vers l'agir et vers le rester dans l'immobilité plutôt que de se déclarer.

Je le dis de cette façon là pourquoi ? C'est qu'il y a ce terme que vous pouvez lire dans **Freud** qui définit souvent la sexualité féminine en termes de passivité, passivité que du même coup on aurait tendance à opposer, il faut bien le dire un peu rapidement, au terme d'activité qui serait lui du côté masculin et que donc histoire de faire symétrie, activité d'un côté, passivité de l'autre, comme tout cela est bien organisé ! C'est pas du tout cela. La passivité n'a rien à voir avec la symétrique activité masculine ; cette passivité elle est encore une fois inhérente à ce désir lui-même.

Alors ce statisme du désir, je crois qu'il y a lieu de bien en prendre la mesure, je dirais c'est presque son état naturel, ce statisme, ce qui implique que par exemple si une femme reste pendant x temps voire parfois pendant longtemps sans avoir une vie sexuelle particulièrement mouvementée, ça ne veut pas dire qu'elle est dans une anomalie particulière, elle est au contraire dans la conformité au mouvement de son propre désir qui reste en état tant qu'il n'y a pas le désir d'un homme qui vient un petit peu se manifester, puisque cette suspension même du désir donc de l'activité sexuelle est inséparable de ce désir lui-même. Et puis voilà est-ce qu'on ne peut pas (31)même faire un pas de plus, aller un petit peu plus loin et voir dans quelle mesure le sentiment de rejet et d'abandon qui est structural du désir et bien ça ne va pas conjindre, d'une manière spécifique pour ce qui concerne la féminité, l'érotisme et la mort. Je veux dire par là que si le désir va jusqu'au bout de ce qu'il veut, il y a cette proximité de la mort qui est présente dans le sentiment de rejet et d'abandon et qu'il y a lieu de souligner alors que ça apparaît comme un signe paradoxal du désir dont on penserait que ça va plutôt vers la vie, vers une jouissance idyllique alors qu'il y a cette proximité du fait du sentiment

de rejet. Je veux dire comme spécifique de la féminité, puisque, comme vous savez, il existe des analogies qui ont été faites entre l'orgasme et la mort du fait que le désir arrive à satisfaction, à son terme ; là il s'agit de quelque chose qui est beaucoup plus spécifique et qui n'est même pas lié à l'activité sexuelle proprement dite et seulement au désir sexuel, qu'il se réalise ou qu'il ne se réalise pas, ça c'est encore autre chose, c'est-à-dire que dès que le plaisir sexuel se manifeste il y a cette présence, cette conjonction de l'érotisme et de la mort qui est en jeu. Toujours cette poétesse qui s'appelle **Marina Tsvetaeva** : elle a pu écrire dans un autre recueil de poèmes qui s'appelle *Le Ciel brûle*, elle écrit ça - c'est un peu brutal :

*« J'attends celui qui le premier me comprendra enfin et tirera à bout portant ».*

Evidemment c'est un peu dur. Ce désir d'être anéantie par l'aimé, d'être anéantie d'abord sexuellement, il faut bien dire, mais avec cette équivalence avec la mort, je crois que c'est tout à fait clair qu'il ne s'agit nullement d'un voeu masochiste, parce que ça se dit aussi comme ça proximité du masochisme et du désir sexuel féminin, et bien là on voit bien qu'il ne s'agit pas du tout de masochisme parce que l'idée de la mort, son voisinage ça n'est pas pour **Tsvetaeva** une condition de la jouissance, comme c'est le cas dans la perversion où il y a nécessité pour pouvoir être excité de penser à la mort ou à telle ou telle autre activité masochiste mais au contraire, là l'idée de la mort, elle résulte du désir, ce qui n'est pas du tout la même chose ; donc ce n'est pas masochiste au sens pervers du terme. Cette distinction est bien faite là parce que quand il y a des débats sur la question de la perversion féminine et bien certains théoriciens mettent en avant telle ou telle particularité de la sexualité féminine pour parler de masochisme à (32)cette occasion. Il s'agit de ce qui est encore une fois inhérent au désir et ce n'est pas non plus une conséquence de l'amour narcissique qui motive cette expression du désir. Ce n'est pas non plus ce qui serait encore une fois le



symétrique ou le pendant du sadisme masculin. Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas de sadisme masculin qui soit lié, je dirais de principe, à la sexualité masculine, c'est le cas, la sexualité masculine est tout à fait liée au sadisme pour le coup où on peut l'articuler à la perversion mais en tout cas en ce qui concerne le masochisme, en ce qui concerne la proximité de l'érotisme et de la mort dans le désir sexuel féminin, ça n'est pas du côté du masochisme pervers et ça n'est pas ce qui correspondrait, toujours dans l'esprit de faire des pères idylliques, au sadisme masculin.

Alors à propos de ce sentiment de rejet qui pour certaines femmes est extrêmement puissant et d'autant plus embarrassant qu'il est concomitant du désir, qu'il ne se manifeste jamais autant que le désir est puissant, le sentiment d'être abandonnée, rejetée, etc., ça pose un certain nombre de problèmes, par exemple en analyse quand une femme se plaint de ce sentiment d'être rejetée ou abandonnée avec ou sans des éléments allant dans ce sens-là, il peut arriver que cela atteigne une certaine puissance, ce type de plaintes, ça peut même être impressionnant. Et si un analyste se laisse aller à conseiller son analysante à ce propos en lui disant que tout cela va se tasser et que dans une vingtaine d'années on n'en parlera plus, je veux dire une attitude compatissante à ce propos, seulement compatissante, il faut bien voir que ça va directement contre l'analyse puisque pour autant que l'analyse soit découverte de ce qu'il y a de propre dans le désir, tôt ou tard, un jour ou l'autre et bien l'analysante en question prendra la mesure de ce que ce sentiment de rejet va avec le moment où elle désire. Ça peut arriver d'être obligé de calmer un peu le jeu quand tout cela est trop violent mais il faut savoir que, je crois, à un moment donné il faudra retirer cet appui pour que ce qui est spécifique du désir, là puisse se découvrir.

Tout cela paraît peut-être un peu bizarre, cette idée de rejet, d'abandon et en tout cas on pourrait penser que on peut en avoir des exemples, mais est-ce qu'il s'agit là d'une généralité du

désir sexuel féminin ? Il semble que non après tout puisque certaines femmes ne se plaignent nullement d'être abandonnées quand elles désirent, elles ne se plaignent absolument pas (33)de cela ; donc là je ne viendrais après tout que de traiter ce qui peut arriver à certaines femmes.

Alors je voudrais étendre tout de suite la chose pour que vous compreniez bien l'ampleur de la problématique que j'essaie de souligner. C'est dans quelle mesure cette notion d'un rejet consubstantiel au désir, dans quelle mesure être rejetée n'est pas l'équivalent de rejeter ? Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'il n'y a pas seulement le fait qu'une femme puisse se sentir abandonnée mais il y a aussi le fait qu'elle puisse dire non, c'est-à-dire refuser ceux-là même qu'elle désire, comme étant l'équivalent de ce sentiment d'être rejetée. Est-ce qu'on peut montrer, c'est ce que je vais essayer de faire, que ce fait de dire non, de rejeter est équivalent au sentiment d'être abandonné ? Il y a des trucs phénoménologiques, de la vie quotidienne, qui semblent bien aller dans ce sens, le fait de dire non à cela même qui est désiré, je pense que cela fait partie de scénarios on ne peut plus ordinaires où d'une certaine façon de se séparer alors que rien n'annonce une séparation et plus particulièrement quand, je ne sais pas, quand une femme flanque son conjoint à la porte ou s'en va et que de plus elle se retrouve avec le sentiment que c'est elle qui est abandonnée. Alors là c'est particulièrement, dans cette occurrence-là tout au moins, c'est particulièrement clair qu'il y a une réversion possible entre le rejet et le sentiment d'être abandonnée. De même pour la femme qui dit non, non à un homme qui la désire, elle peut très bien avoir le sentiment que c'est elle qui est rejetée alors que elle a fait tout ce qui fallait pour que son soupirant connaisse l'échec.

Alors donc, il semble que l'on peut soutenir qu'il y a ce double tranchant de l'abandon que je peux dire spécifier pour le moment en parlant de l'ambiguïté du génitif qu'il y a, si je dis par exemple désir de l'homme, il y a cette ambiguïté du génitif qui fait qu'il s'agit aussi bien du désir éprouvé par l'homme,

génitif subjectif, que du désir éprouvé pour l'homme, génitif objectif. Donc il y a là un motif grammatical simple pour expliciter cette équivalence entre laisser tomber et abandonner. Ça, c'est de la grammaire, c'est bien joli mais est-ce que cela a une pertinence du point de vue psychanalytique ? Eh bien il me semble que oui, si on essaie de bien comprendre ce qu'est ce fantasme fondamental de l'hystérie qu'est la scène de séduction. Dans la scène de séduction, j'ai essayé de le montrer, et bien qui séduit qui ? Est-ce que c'est le - pour autant que la scène de séduction (34) remonte à un traumatisme sexuel par un adulte équivalent au père, disons - est-ce que c'est le père qui a séduit sa fille ? Est-ce que c'est la fille qui a cherché à séduire son père ? Qui séduit qui ?

Alors avant d'essayer de développer le point un petit peu théoriquement, je vais prendre un petit fragment clinique, c'est toujours plus parlant. C'est un fragment très réduit où donc cette analysante voit une casserole, une casserole c'est tout - c'est un petit fragment... C'est des associations qui sont intéressantes : première association, passer à la casserole, la chose est sexuelle, consommée, etc. Vous savez qu'il y a cette équivalence fantasmatique entre consommé sexuellement et puis l'oralité. J'ai appris ce matin qu'en portugais *comer*, c'est aussi bien consommé sexuellement que manger. Donc il y a cette métaphore passer à la casserole qui lui vient tout de suite et puis, vous allez voir que ça exprime un des versants de la scène de séduction c'est-à-dire séduction par le père où c'est elle qui passe à la casserole. Et puis lui revient un autre détail de ce fragment pourtant minime, c'est que la casserole en question est en pyrex, vous savez ces verres spéciaux qui supportent le feu, et elle dit ça, elle dit pyrex ça peut se découper en pire-ex, donc désigne par là celui qui a été le pire dans la série des ex, c'est-à-dire son père. Alors du coup ça lui annule les associations et elle dit mais ça aussi ça peut se retourner et faire par retournement j'ex-pire. Voilà c'était des associations qui avaient l'air complètement loufoques évidemment, gratuites. Or, elles ne sont pas du tout gratuites parce que dans le j'ex-pire, là on passe au versant subjectif du génitif de la scène de

séduction ; le pire-ex ça réduit le père au rang d'un amant, donc il n'y a plus de père, j'ex-pire. D'accord, dès qu'il n'y a plus le soutien paternel et bien en effet il y a cette introduction de ce moment de proximité à la mort que j'essayais de souligner tout à l'heure dans ce retournement lui-même, sur ces deux versants du passer à la casserole, enfin bref il s'agit du désir sexuel, avec cette petite note qui introduit la dimension du désir ou d'un retournement, il faut rajouter le «j'» avant ex-pire, j'ex-pire. Donc à partir de là, vous voyez sur ces associations qui ont l'air complètement loufoques, elle dit n'importe quoi ; en fait c'est pas du tout n'importe quoi, c'est tout à fait articulé selon les deux versants du génitif avec le passif et l'actif de la séduction qui sont donnés de cette façon-là où on voit bien que cette ambiguïté on peut la reprendre en disant désir du père avec l'ambiguïté en question qui montre bien qu'à partir du moment où le père est séducteur, il (35) y a effondrement du père, effondrement dans cette conséquence mortelle du désir qui apparaît, qui apparaît comme spécificité du désir sexuel féminin.

Sur ce fait de rejeter comme équivalent du sentiment d'abandon, je crois qu'on pourrait tirer toute une série d'analogies du rejet. Par exemple, il y a cette particularité des femmes qui ont un penchant particulier pour les homosexuels ou les impuissants qui peut paraître bizarre mais enfin c'est quelque chose qui se voit assez couramment, des femmes qui ont sinon comme compagnon, sinon comme ami régulier soit un homosexuel soit quelqu'un qui du côté de la sexualité n'est pas spécialement combatif et avec qui elles ont une relation privilégiée. Ce qui peut sembler bizarre puisque en principe l'homosexualité, l'homosexuel masculin rejette plutôt la féminité, au moins sexuellement je veux dire, et on pourrait se demander si ce n'est pas parce que une femme qui a un tel penchant rejette elle-même sa propre féminité qu'elle a de tels liens avec ce type d'homme. Mais il me semble que au contraire, un motif beaucoup plus important pour la puissance d'un tel lien, c'est bien plutôt parce que, est-ce que ça ne lui rappelle pas son premier amour pour un homme qui n'a pas tenu compte de

ses désirs et que donc, dans son fantasme, elle peut avoir qualifié ou continuer de qualifier d'homosexuel c'est-à-dire, il y a un certain nombre d'analysantes qui le disent carrément, elles se demandent si leur père n'aurait pas été ou ne serait pas un peu homosexuel. En quel sens est-ce que un lien à de tels types d'hommes n'a pas comme fonction, en quelque sorte, de réitérer quelque chose de cette rencontre initiale du désir où le désir ne se réalise pas, justement en étant avec un type d'homme de ce genre. C'est-à-dire si le désir sexuel de la fille n'a pas aboutit, après tout mieux vaut penser que c'est parce que son père est un homosexuel, c'est quand même plus pratique, c'est plus digne. Là il y a un trait qui revient, d'impuissance qui est très généralement accordé au père dans ce type de lien qui apparaît ou si c'est pas l'impuissance, c'est une certaine modalité de fonctionnement avec les hommes qui vise de façon constante à la dérision des messieurs, combien ils sont ridicules et combien ils sont encombrés par leurs petites différences, ou bien ils sont moins civilisés que les dames, toutes les moqueries et toute la dérision qui peut être attribuée aux hommes à partir de là. Spécialement tous les hommes qui se présentent comme des pères, ce que beaucoup font très volontiers, et comme la moquerie et la dérision les rendent assez facilement impuissants et bien de (36)cette façon ils se retrouvent effectivement à la hauteur de ce père, donc en principe ils devraient être contents.

Donc il y a cette particularité qui se voit quand même assez couramment, de la dérision ou de la moquerie qui se raccorde à cet amour pour l'homme impuissant ou homosexuel aussi impuissant et homosexuel que le père, il se présente, je crois, comme une forme particulière de l'abandon, du sentiment d'être rejetée et qui est corrélatif au désir du père. A partir de là, castrer l'homme de la même manière que le père s'est montré castré, eh bien c'est l'une des présentations de ce rejet qui est une formalisation tout à fait, à certains égards, soit ridicule soit dramatique dans ses conséquences

(...) que c'était pas seulement ridicule mais à certains égards, ça ne va pas sans éventuellement conséquences dramatiques parce que dans ce désir de castrer à ce moment-là le désir de mort qu'on a vu tout à l'heure sur son versant passif du côté du sentiment d'abandon, à ce moment-là il se retourne contre l'homme sur le versant de castré ou abandonné. Donc c'est l'homme qui est anéanti à ce moment-là, ce n'est plus la femme qui est dans cette proximité de la mort, mais il y a carrément ce voeu de mort précisément à l'égard de l'homme désiré qui s'exprime et ça, ça peut avoir tout à fait des conséquences pas absolument drôles puisque ça se porte contre l'objet même du désir et que à partir du moment où cet homme est annulé symboliquement ou rejeté effectivement, et bien ça la met dans un deuil paradoxal qui concerne son propre désir. Donc il y a une proximité cette fois-ci non pas de la mort et de l'érotisme mais de l'érotisme et du deuil, d'un deuil concernant cet homme-là, celui-là même qui est désiré, une fois que la femme s'est mariée avec l'homme qu'elle désire et bien elle se met en noir, en blanc le jour du mariage et puis après en noir, elle porte le deuil de qui, de qui ? Et bien ça a tout à fait trait à ce rejet mis en acte dans le désir.

Alors ce sentiment de deuil et de tristesse qui est lié au désir, ça peut même se manifester même quand la personne rejetée n'a pas beaucoup d'importance en elle-même. Si vous voulez, c'est le rejet lui-même qui entraîne ce sentiment de deuil. Par exemple une jeune fille qui rencontre un militaire et l'abandonne sur le quai de la gare une heure après, après juste un petit (37)flirt, et bien elle peut se mettre à pleurer non pas pour la personne elle-même qui est abandonnée mais parce que, c'est la séparation elle-même, ce qu'elle découvre de son propre désir qui la met dans cet état. Donc la découverte de son désir, indépendamment des qualités de la personne abandonnée. Alors cette proximité, c'est vrai que ça frappe le partenaire sexuel, ça frappe l'homme, mais il ne peut pas tout en subissant ces moqueries, ces coups, etc., il ne peut pas ignorer en même temps, au sens où on sait des choses du point de vue du désir, il ne peut pas ignorer en même temps que ce voeu de mort lui-

même, ce voeu de castrer lui-même il est inhérent au désir ; et donc, la proximité de l'érotisme et de la mort, le fait qu'une femme soit dans cet état de proximité, c'est quelque chose qui n'ira pas sans éveiller son propre désir. Il y a qu'il y a des hommes qui peuvent être portés à pousser une femme dans cette proximité de la mort parce que ça les excite, parce qu'ils savent que là où il y a la plus grande proximité du rejet, de l'abandon, de la mort, il y a aussi le plus grand désir, que c'est à ce moment-là qu'ils sont les plus désirant.

Après avoir essayé de prendre ces deux versants j'essaierais d'en donner le motif, je dirais, métapsychologique dans un instant mais je vais d'abord essayer d'articuler un autre point qui est ce fait que dans cette particularité du désir il n'y a pas seulement ce sentiment de rejet qui se met en place mais il y a aussi reconnaissance du lieu d'où provient ce rejet. Je veux dire que si un homme est mis à une telle place en souvenir du premier désir, du désir pour un père, c'est uniquement du fait de la fonction de ce père par rapport à la mère, comme j'ai dit tout à l'heure. Donc il y a le souvenir, dans ce désir-même de l'homme, du lieu d'où provient ce désir c'est-à-dire l'espace féminin, l'espace maternel. Je veux dire que l'homme n'est aimé et désiré que dans les suites, ne tient sa place que dans les suites de cet amour maternel. Je veux dire par là qu'il y a toujours la présence d'une autre femme qui assiste à la genèse de ce désir dans sa particularité. Dire une autre femme, c'est sans doute trop général parce qu'il faut distinguer, je crois, d'une part que cette autre femme c'est d'abord la mère, c'est par rapport à ça que ça s'articule, que c'est en fonction de la mère que se déclare l'amour du père et le désir du phallus. Mais une fois né cet amour de l'homme, il va impliquer, deuxième versant, non plus l'amour de la mère mais l'amour de la femme qui est au-delà de cet homme. Je vais essayer de m'expliquer. A partir de ce point que je viens de donner, il y a ce désir de (38)meurtre vis-à-vis de l'homme, au sens du rejet, de meurtre qui n'en est pas un, et de meurtre qui a comme conséquence, au sens du deuil que j'ai essayé de préciser tout à l'heure, le deuil c'est quoi ? C'est une période où un objet a disparu mais

où pour ne pas perdre cet objet, celui qui l'a perdu s'y identifie. Et vous connaissez le texte de **Freud**, *Deuil et Mélancolie* où est bien décrite cette identification à l'objet perdu pour ne pas le perdre. Ce qui veut dire que ce qui se passe au moment du meurtre, dans les suites du meurtre c'est une identification de celle qui tue à celui qu'elle a tué, c'est le versant identification masculine de l'hystérique qui est en jeu à ce moment-là, et c'est à partir de cette identification masculine qu'il y a l'amour de l'autre femme. Je veux dire quoi par là ? Que c'est uniquement à partir de cette notion de rejet de l'homme, c'est-à-dire ce qui est seulement occasionné par le désir, qu'il y a cette présence constante en position tierce de l'autre femme à travers l'amour d'un homme, à travers le désir pour un homme. Je veux dire en fait une obsession du féminin sous forme de jalousie, sous forme de tout ce que vous voudrez, dans le désir hétérosexuel, lui-même féminin.

Je pourrais donner plusieurs exemples de ce type de mécanisme où c'est, où après le rejet il y a cette obsession du féminin ; d'abord cette identification à celui qui est perdu, puis cette obsession du féminin c'est-à-dire qu'il y a ce sentiment de rejet et puis tout de suite après l'idée que l'homme est parti avec une autre femme, qu'il y ait des éléments de réalité ou pas. Donc j'insiste sur ce point qu'il y a cette double présence de l'autre femme dans le désir sexuel féminin. Ce qui est un fait qui n'est pas sans importance parce que ça permet, je crois, de comprendre que la jalousie entre femmes n'est pas du tout du même ordre que ce qui peut opposer les hommes entre eux et que de plus cette jalousie féminine elle n'exclut pas une forme de reconnaissance, je dirais ou même d'amour dans ce point tout à fait particulier que je voudrais bien souligner d'une homosexualité qui résulte de l'hétérosexualité. C'est cela qui me paraît intéressant, que l'homme il peut être trompeur, il est par définition trompeur mais que par contre le point fixe, le point stable, c'est l'autre femme, que là-dessus on peut compter que elle, elle est toujours là de toute façon, elle fera pas défaut. Je vais encore vous citer un petit fragment de **Marina Tsvetaeva** où elle dit :



(39)« *Jamais je n'ai écrit un de mes textes sans être amoureuse des deux ensemble, d'elle un peu plus et pas des deux mais de leur amour de l'amour.* »

Elle souligne bien cette présence constante d'une tierce, d'une femme qui vient avec l'homme, parce que l'homme vient d'elle si vous voulez d'une certaine façon. A tel point que la seule pensée de l'autre femme alors qu'il ne s'est rien passé peut précéder une rupture, c'est seulement le fait de penser à cela, d'être obsédée par cela qui peut précipiter un rejet ou une rupture. Alors c'est tout à fait différent de la jalousie masculine évidemment parce que la jalousie masculine est plutôt centrée si vous voulez sur la question de l'honneur du nom de choses ayant trait à l'unicité du nom alors que si une femme est jalouse c'est plutôt au sens de l'unicité du phallus qu'elle symbolise, ce qui est tout à fait différent parce que alors c'est du côté du narcissisme que se situe cette jalousie. Cette jalousie, elle se situera chaque fois par rapport à l'homme alors que pour les hommes, c'est les hommes entre eux. Je veux dire que la femme n'est qu'une occasion secondaire d'une question qui touche à la question du nom, de l'honneur du nom.

Voilà donc ce deuxième trait que je voulais souligner. Maintenant je voudrais essayer d'asseoir ce que j'ai amené de façon un peu plus théorique, métapsychologique. En faisant remarquer tout d'abord que le sentiment de rejet, le sentiment d'abandon qui est lié au désir sexuel féminin, ce n'est pas le seul type de rejet et d'abandon qui peut exister pour l'être humain mais qu'il existe un autre type de rejet, qui existe, qui est lié lui à l'espace maternel du fait qu'il est tout à fait impossible de répondre à ce que demande une mère. C'est impossible de répondre à la demande d'amour maternel, c'est inépuisable, on a beau satisfaire sur un point, ça ne satisfait pas sur un autre, etc., etc. Il s'agit de quoi, il s'agit si vous voulez de la dette d'exister qui est tout à fait insolvable, c'est insolvable parce que payer cette dette, répondre à la demande maternelle, c'est s'identifier au phallus

qu'elle n'a pas, donc c'est mourir. Donc on ne peut payer sa dette qu'au moment de mourir en criant maman. C'est le mieux qu'on peut faire. C'est un peu tard mais enfin. Donc contracter cette dette vis-à-vis de sa mère disons, et bien c'est séparation, avoir cette dette c'est se séparer mais c'est aussi exil, rejet de cet espace maternel. Alors vous voyez que cela fait deux types de rejet tout à fait différents. Il y a le rejet qui est lié au désir du père et puis il (40) y a le rejet de l'espace maternel qui n'est pas propre à la femme, qui est vrai pour les deux sexes. Le problème du côté de la sexualité féminine c'est quoi ? C'est que quitter l'espace maternel pour se tourner vers le père, c'est trahir la mère, c'est-à-dire accroître sa dette à son égard. Ce qui n'est pas le cas pour un homme qui reste toujours disons dans cette dette, mais enfin il ne trahit pas sa mère donc il n'accroît pas sa dette à son égard. Ce qu'il y a assez souvent d'inextricable dans les rapports d'une fille à sa mère, me semble tout à fait lié à cela, au fait qu'une mère peut tenir sa fille précisément dans la mesure où chaque fois qu'elle fera un pas vers l'hétérosexualité, et bien sa mère pourra lui dire, mais qu'est-ce que tu fabriques enfin, tu m'abandonnes, c'est scandaleux. Et donc accroissant sa dette rendre le lien inextricable. Alors c'est d'autant plus périlleux que, comme on l'a vu, l'amour pour le père, le désir du père plus exactement, ça ne sauve absolument pas puisque ça fait contracter un autre type de rejet. Rejet supplémentaire si vous voulez. Je crois qu'il y a là quelque chose de tout à fait important pour la clinique, je veux dire le risque que ça représente le moment où le rejet multiplié par le rejet, comme étant un des moments parfois les plus difficiles alors que rien de bien particulier ne s'est passé dans la réalité mais si à un moment le rejet d'un côté fait retomber dans l'espace maternel de l'autre et bien il peut y avoir des moments difficiles.

Je vais prendre mes distances grâce à un mythe amazonien qui vient ici à point nommé. Il s'agit de la légende tupi de la naissance du manioc où il y a certaines entités : un dieu, il a un garçon et une fille et il est rejetant avec sa fille qui

pleure à chaudes larmes pendant des années, ce qui n'est pas drôle et donc il ne montre pas le moindre signe d'affection pour sa fille. Cette fille tout à fait désespérée demande à sa mère de l'enterrer vive. Sa mère accepte. La mère et la fille passent un pacte : la mère devra enterrer sa fille puis partir sans se retourner. Elle le fait mais au bout de dix mètres elle entend sa fille pleurer, elle se retourne, elle voit un arbre immense et au fur et à mesure qu'elle se rapproche de l'arbre, l'arbre diminue, diminue jusqu'à n'être plus qu'une racine, le manioc. Ça c'est la légende de la naissance du manioc mais ce que vous voyez c'est donc ce passage d'un espace paternel rejetant à un espace maternel où la mère ne tient pas sa parole et la fille est réduite à rien de cette multiplication du rejet par le rejet. L'intérêt de la chose, c'est finalement donc de donner son motif métapsychologique à ce que j'ai d'abord indiqué comme un divertissement (41)grammatical, c'est-à-dire l'ambiguïté du génitif, désir de x qui veut dire aussi bien désir pour x que désir éprouvé par x, où on voit bien que cette ambiguïté du génitif elle repose sur ce double versant du rejet que je viens d'essayer d'illustrer.

Là je crois qu'on tient un petit peu le motif de cette ambiguïté du génitif et je pense aussi qu'on peut peut-être éclaircir par là un certain nombre de débats qu'il y a eu à propos de la question du traumatisme sexuel dans les élaborations successives de **Freud** à ce propos, dans la mesure où il me semble que cette notion de traumatisme sexuel elle peut s'explicitier grâce à ce double versant du génitif ou à ce double versant du rejet. On peut saisir par là ce qu'il y a de traumatisant dans le désir lui-même, c'est-à-dire ce qu'il y a de traumatisant dans le désir sans qu'il ne se soit produit aucune espèce de traumatisme réel, simplement parce qu'un père aura été désiré en vain et que va s'ouvrir cet espace du trauma qui rejette du côté de l'espace maternel. Il me semble que c'est uniquement à partir de cela qu'on peut comprendre pourquoi maintenant dans l'immense majorité des cas le traumatisme est construit à partir d'événements historiques parfois tout à fait anodins, c'est-à-dire que le geste d'un adulte qui va passer pour traumatisant,

un geste donné par telle patiente comme étant une tentative de séduction va passer pour traumatisant alors que ce n'est pas forcément grand chose, et qui plus est dans la suite du travail analytique il apparaît, encore une fois dans l'immense majorité des cas, que c'est une construction, c'est-à-dire qu'il n'y a même pas eu cet événement lui-même. C'était une reconstruction qui a été opérée là et j'ai essayé de dire tout à l'heure pourquoi il y a nécessité d'une telle construction. Vous savez que c'est sur cette réalité historique du traumatisme que **Freud** s'est appuyé pendant un temps assez bref lorsqu'il a travaillé sur l'origine, sur l'étiologie de l'hystérie et qu'il s'est ensuite aperçu que dans l'immense majorité des cas il s'agissait seulement d'un fantasme et qu'en fait à la place de ce supposé trauma il y avait construction d'une fiction, une fiction mais qui n'en est pas moins la vérité, c'est la vérité de la naissance du désir qui se fictionne de cette façon. Si on prend les choses dans ce sens-là, qu'est-ce que c'est que le traumatisme le plus profond qui constitue le désir ? C'est justement qu'il ne se soit pas réalisé, qu'il ne se soit rien passé. Donc c'est assez osé de dire cela, de situer le traumatisme comme la non-réalisation d'un désir, c'est-à-dire le fait qu'au moment où le plus vif et bien cet amour a été sexuellement rejeté. Et (42) que justement, le souvenir d'une agression sexuelle c'est une construction qui vient recouvrir ce souvenir cuisant d'une absence de réalisation du désir.

C'est une chose que l'on peut voir en clinique aussi, en quoi l'absence de séduction peut fonctionner comme traumatisme d'une façon tout à fait banale ; je pense en particulier à une analysante qui était assez habile du côté de la castration de ses partenaires et qui était très amoureuse d'un monsieur à qui un jour elle dit : je souhaite que nous continuions à avoir un aussi bel amour que par le passé mais je préférerais que l'on arrête un peu du côté de la sexualité, ça me fatigue un peu, etc. ; et ce partenaire répond avec beaucoup de gentillesse qu'il est tout à fait d'accord. Alors là c'est grave. C'est grave parce qu'elle ressent ça exactement comme un traumatisme. Je veux dire que dans ce cas, ça a été vraiment un traumatisme

qui a porté à conséquence allant donc dans ce sens de ce qui est traumatisant c'est l'absence de réalisation du désir. Dans ce sens où l'absence de rapport fait, fonde le traumatisme sexuel. C'est important de le souligner comme cela bien que cela soit un peu choquant ; ce qui s'entend habituellement par traumatisme c'est qu'un père ou l'équivalent d'un père a exagéré avec sa fille ; mais ce qu'il faut bien voir c'est qu'une agression sexuelle effective d'un adulte peut très bien ne pas être traumatisante au sens psychanalytique du terme et que ça a pu être pris sous une forme ludique qui n'en aura pas fait un traumatisme et que par contre, comme je le disais tout à l'heure et comme je crois toute la clinique le démontre, dans l'immense majorité des cas, est donné comme traumatisme quelque chose qui n'a pas eu lieu et qui est construit. Faut dire que ce traumatisme il peut être construit à partir de détails absolument minimes et il peut être aussi construit à partir de choses qui semblent être le contraire d'un traumatisme. Par exemple, je pense à une analysante dont le père évidemment ne l'a jamais touchée, il ne l'embrassait même pas sur le front, mais s'occupait de sa moralité avec un soin jaloux, l'empêchant de sortir jusqu'à sa majorité 18 ans ; mais le fait même d'être aussi moral et rigide sur la morale c'est une tentative de séduction puisque c'est : « reste dans la famille ». Reste pour qui ? Pour moi, bien sûr ! Donc vous voyez de cette façon le traumatisme peut se poser d'une façon tout à fait réelle, tout à fait inattendue puisque ça peut se présenter très facilement sous le masque du bien et de la morale. Donc il y a lieu d'être très prudent, même quand des faits qui sont rapportés peuvent être donnés comme tout à fait certains, le seul fait de suspendre la certitude du côté de l'analyste (43) pendant un certain temps, et bien, en fait, on s'aperçoit que dans la reconstruction des faits il y a des incohérences qui montrent qu'il s'agit d'une construction. La croyance elle-même ne fait pas preuve. Ça m'est arrivé assez souvent que les choses soient poussées à un point tel, alors que c'était des viols qui étaient donnés comme des certitudes au départ, que des incohérences se révèlent qui montrent qu'en fait c'était des fictions qui étaient là amenées. Ça pose un problème théorique, c'est, pourquoi est-

ce qu'il y a une telle invention de fictions, aussi constante, parce que c'est extrêmement constant, le fantasme de séduction c'est ce qu'il y a de plus constant dans l'hystérie, c'est-à-dire quand même encore une fois c'est toujours pareil, la séduction c'est pas forcément la séduction au sens sexuel immédiat, ça peut prendre bien des masques. Donc le problème théorique qui est posé c'est pourquoi est-ce qu'il y a la construction de telles fictions ? A quoi ça sert ? A quoi ça sert au point de vue métapsychologique de construire des viols ou des choses comme ça ? Et à partir de là une extension absolument indéfinie de cette fiction. Je veux dire que la fiction du viol c'est pas seulement quelque chose qui se référerait à un événement historique donné : c'est un comportement constant que l'imminence du viol possible. Je veux dire que la fiction se déploie à partir de cette première fiction comme tous les hommes sont des salauds, attention, je ne sors pas le soir, etc. Une attitude constante par rapport aux hommes qui se déploie à partir de là.

Pourquoi est-ce qu'il y a la construction de cette fiction ? Il me semble qu'on peut le voir en se souvenant que dès lors qu'il y a un rejet de l'espace maternel il y a un risque de rechute dans l'espace maternel et bien la dette maternelle c'est quelque chose de beaucoup plus ravageant, de beaucoup plus aliénant que la séduction qui peut être en jeu avec un père, ou avec un homme qui soit l'équivalent d'un père. Donc pour éviter de retomber dans l'espace maternel, et bien mieux vaut inventer la fiction qu'est un viol pour se sauver si vous voulez, de cet espace, mieux vaut inventer ce mensonge plutôt que de retomber à l'état de la racine de manioc que j'évoquais tout à l'heure. Ça je crois qu'on peut le trouver dans **Freud** avec ce que **Freud** dit à propos du **fantasme de séduction**, le premier mensonge de l'hystérique, c'est-à-dire ce mensonge fondateur qui est une vérité puisque c'est la vérité du désir encore une fois qui est là en jeu. Ou le **fantasme de séduction**, c'est-à-dire ce qu'il y a de premier dans le désir, se présente sous la forme de ce semblant, de ce semblant qui lui même soutient l'effectivité de ce désir. Ce qui veut dire (44) que la séduction du père se retourne dans le mensonge

que la fille invente, en tromperie de la fille. Ce qui situe le père comme étant celui qui a provoqué la naissance de ce mensonge, de cette fiction, de cette tromperie permanente qui semble orienter tout un versant du fonctionnement hystérique. Mensonge c'est un grand mot mais l'invention constante de la fiction en tous les cas, ça certainement. Ce qui est le point d'origine de la chose, c'est la tromperie paternelle elle-même, le fait que le père provoque un désir qui ne peut pas se réaliser, c'est ça qu'il y a comme deuxième volet, si vous voulez, comme conséquence, cette invention du premier mensonge.

Poser les choses comme cela ça me permet d'avancer un dernier point, c'est que si c'est cette duperie paternelle qui a cette conséquence, il faut bien voir que cette duperie, elle ne succède pas à l'amour mais elle est constitutive de l'amour lui-même, elle engendre l'amour. C'est la duperie, c'est la tromperie qui est séduisante. Il n'y aurait pas eu d'abord un amour authentique, pur, innocent, il n'y a pas d'amour innocent. C'est la duperie qui fonde au contraire l'amour. Si vous avez le temps de regarder cela, il y a cet ouvrage de **Kierkegaard** qui s'appelle *Journal d'un séducteur* où on voit bien comment la séduction opère à partir d'une tromperie.

Et si un homme vient dans la suite de cette, je dirais, figuration du rapport à la tromperie paternelle, à ce moment-là il est clair que la tromperie lui sera supposément prêtée, qu'il soit effectivement trompeur ou pas. Et que sa séduction sera à la mesure de cette tromperie qui lui est imputée. Evidemment les choses n'iront qu'en s'aggravant s'il est effectivement trompeur, du fait que certains hommes ne sont jamais autant aimés que quand ils se comportent que comme des voyous.